



Au bord de l'abîme. (page 22.)

La dame, sans répliquer, sans essayer de détourner Remy de son intention, toucha les flancs de son cheval, qui pénétra dans la ruelle longue et tortueuse.

Remy la laissa passer devant, mit pied à terre et lâcha la bride à son cheval, qui suivit naturellement celui de sa compagne.

Quant à lui, courbé derrière une borne gigantesque, il attendit.

La dame heurta au seuil de l'hôtellerie, derrière la porte de laquelle, suivant la coutume hospitalière des Flandres, veillait ou plutôt dormait une servante aux larges épaules et aux bras robustes.

La fille avait déjà entendu le pas du cheval claquer sur le pavé de la ruelle, et, réveillée sans humeur, elle vint ouvrir la porte et recevoir dans ses bras le voyageur ou plutôt la voyageuse.

Puis elle ouvrit aux deux chevaux la large porte cintrée, dans laquelle ils se précipitèrent en reconnaissant une écurie.

— J'attends mon compagnon, dit la dame, laissez-moi m'asseoir près du feu en l'attendant : je ne me coucherai point qu'il ne soit arrivé.

La servante jeta de la paille aux chevaux, referma la porte de l'écurie, rentra dans la cuisine, approcha un escabeau du feu, moucha avec ses doigts la massive chandelle, et se rendormit.

Pendant ce temps, Remy, qui s'était placé en embuscade, guettait le passage du voyageur dont il avait entendu galoper le cheval.

Il le vit entrer dans le bourg, marcher au pas en prêtant l'oreille attentivement, puis, arrivé à la ruelle, le cavalier vit la lanterne, et parut hésiter s'il passerait outre ou s'il se dirigerait de ce côté.

Il s'arrêta tout à fait à deux pas de Remy, qui sentit sur son épaule le souffle du cheval.

Remy porta la main à son couteau.

— C'est bien lui, murmura-t-il, lui de ce côté, lui qui nous suit encore ! Que nous veut-il ?

Le voyageur croisa les deux bras sur sa poitrine, tandis que son cheval soufflait avec effort en allongeant le cou.

(La suite au prochain numéro.)

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID.

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

LIII

COMBAT AU BORD D'UN PRÉCIPICE.

Un repos de plusieurs jours avait rendu à mon cheval toute son énergie, et il gravit la pente rocailleuse d'un pas rapide. Il me communiquait une partie de sa vigueur, et je sentais mes forces revenir.

C'était heureux, car j'allais avoir bientôt à m'en servir. J'approchais de l'endroit où le poste était établi.

Au moment où je m'étais échappé de la ville, tout entier au péril immédiat, je ne m'étais plus préoccupé de ce dernier danger. La pensée m'en revint tout à coup, et je commençai à faire provision de courage pour l'affronter.

Je savais qu'il y avait un poste sur la montagne : Sanchez me l'avait appris, et il le tenait de la bouche des Indiens.

Combien d'hommes allais-je rencontrer là ? Deux étaient bien suffisants, plus que suffisants pour moi, affaibli que j'étais, et n'ayant d'autre arme qu'un tomahawk dont j'étais fort peu habile à me servir.

Sans aucun doute, ces hommes auraient

leurs arcs, leurs lances, leurs tomahawks et leurs couteaux. Toutes les chances étaient contre moi.

A quel endroit les trouverais-je ?

En qualité de vedettes, leur principal devoir était de surveiller le dehors. Ils devaient donc être à une place d'où on pût découvrir cette plaine.

Je me rappelais parfaitement bien la route : c'était celle par laquelle nous avions pénétré dans la vallée.

Il y avait une plate-forme sur le sommet occidental de la Sierra.

Le souvenir m'en était resté parce que nous y avions fait halte pendant que notre guide allait en reconnaissance en avant.

Un rocher surplombait cette plate-forme ; je me souvenais aussi de cela ; car, pendant l'absence du guide, Seguin et moi nous avions mis pied à terre et nous l'avions gravi.

De ce rocher, on découvrait tout le pays extérieur au nord et à l'ouest.

Sans aucun doute, les vedettes avaient choisi ce point.

Seraient-elles sur le sommet ?

Dans ce cas, le meilleur parti à prendre était de passer au galop, de manière à ne pas leur donner le temps de descendre, et à courir seulement le risque des flèches et des lances. Passer au galop ! Non, cela était impossible ; aux deux extrémités de la plate-forme la route se rétrécissait jusqu'à n'avoir pas deux pieds de largeur, bordée d'un côté par un rocher à pic, et de l'autre par le précipice du canon. C'était une simple saillie de rocher qu'il était dangereux de traverser, même à pied et à pas comptés.

De plus, mon cheval avait été referré à la Mission. Les fers étaient polis par la marche, et la roche était glissante comme du verre.

Pendant que toutes ces pensées roulaient dans mon esprit, j'approchais du sommet de la Sierra.

La perspective était redoutable ; le péril que j'allais affronter était extrême, et dans toute